

Le travail – entraînement dissertation

« Tout travail travaille à faire un homme en même temps qu'une chose » (E. Mounier)

Source initiale :
corrigé de Claudine Chevallier dans *Le travail en 19 dissertations*,
Ellipses 2022, dûment trituré par Agnès Lachaume

Accroche : Si les Antiques employaient les esclaves à peu près comme des animaux, les modernes recourent aux ouvriers comme à des machines, et nos contemporains demandent au travailleur la fiabilité, la performance et l'obéissance des ordinateurs : tout se passe comme s'il était éminemment difficile de traiter celui à qui on demande de travailler comme un homme. Et pourtant, selon le penseur E. Mounier, ...

Reformulation

= En produisant, on se produit.

[N.B. Certains étudiants sont tentés de comprendre le sujet de la façon suivante : l'homme qui travaille devient homme en même temps que chose. Outre que cela ne veut pas dire grand-chose, c'est peu cohérent quand on connaît par ailleurs la pensée de Mounier, humaniste personnaliste. Cela dit, on peut conserver l'idée que le travailleur est réifié mais plutôt en *Ile* partie. -> Comment faire si on n'est pas sûr d'avoir compris le sujet ? Tant pis, on se risque quand même... Ce qui aide : analyse rigoureuse des termes et parfois, bonne connaissance des auteurs + part de chance !]

Questionnement / mise en évidence des enjeux :

-En produisant, on se produit. **Marx** dit que travailler fait notre humanité, met en jeu notre intellect, notre faculté d'analyse, notre volonté.

(- « En même temps » : peut-on vraiment parler de **simultanéité** ? Est-ce l'affrontement même de la matière qui crée ce processus ou bien plutôt après coup, lorsqu'on peut être fier du résultat ?)

- « travaille à » : idée de **processus**, d'horizon à atteindre.

-Si on ne naît pas homme, et qu'on le devient en produisant une chose, cela peut-il se dire quand ce que notre travail génère n'est pas « une chose » **matérielle** ?

-En admettant que le travail forme aussi l'homme, que serait alors **un homme sans travail** aucun ? Est-ce vraiment le cas de « tout travail » ? Certains types de travail ne font-ils pas de l'homme plutôt une chose, et une chose jetable ?

-Peut-on dire que tout travaille fait un homme semblable à la chose qu'il fabrique ? appelé à être respecté ou jeté, rentable ou admiré, polyvalent ou limité ? Fabriquer des choses appelées à être gaspillées dilapide le respect qu'on doit aux hommes qui les font.

-Peut-on prolonger la réflexion en disant que tout travail travaille à faire une **société** ?

-Vision humaniste et productiviste semblent ici accordées, concomitantes, alors qu'en pratique on rencontre le risque perpétuel d'un déséquilibre. Propos très optimiste mais dignité humaine souvent avilie en pratique. Impression plutôt d'un horizon, d'un idéal : tout travail doit travailler à ... Cela semble s'adresser aussi aux responsables de la production, aux cadres, qui ont la responsabilité de veiller à ce que la manière dont ils demandent à produire les choses respecte et même forme l'humanité du travailleur.

-> A quelles conditions concrètes le travail sera-t-il facteur de réalisation de son humanité ?

Problématique : Peut-on vraiment soutenir que la production matérielle entraîne systématiquement un processus d'humanisation ?

Transformer la matière transforme l'homme

« **Travaille[r]** » à faire une « chose », c'est se former. On se fait en faisant, on déploie des compétences, des aptitudes, une habileté. On goûte au bonheur de se perfectionner [vs « dégoût » de se laisser aller « dans une mollesse désœuvrée » (**Kant**)], « engourdi dans une triste indolence » (**Virgile**, I, p. 45). Simone Weil va dans ce sens en soutenant que l'utopie d'une réduction du temps de travail ne favoriserait pas « les hautes aspirations de l'homme » (à **JL**, 1936 p. 257). Seuls « les hommes travailleurs et créateurs sont des hommes », surtout si on les compare aux « parasites » (Weil à **SG**, 1935, p. 69). Dynamisme nécessaire au travail qui appelle au dépassement de soi continu : « dans une entreprise dynamique quand on s'arrête de grimper on dégringole » (**Vinaver**, 5^e mvt).

C'est surtout la résistance de la matière qui génère une lutte formatrice. Le travail suppose de se confronter à la résistance passive de la matière. Des efforts d'élaboration soutenus et renouvelés sont requis car « C'est une loi du destin que tout périclité et aille rétrogradant » (**Virgile**, I, p. 50). « tout est heurt, heurt dur et en même temps conquérant, de l'homme avec la matière [...] tout concourt à la transmutation de l'homme en ouvrier » (**Weil**, **Exp**, p. 329). Passer pour sa pièce, comme Virgile avec ses vers, doivent aussi travailler un matériau linguistique et symbolique : « il est difficile de vaincre mon sujet par le style et de donner du lustre à de minces objets » (**Virgile**, III, p.127). Certaines **vertus** sont difficiles à obtenir sans ce biais. Patience et civisme, frugalité et piété sont promises au cultivateur persévérant et le citadin ou le soldat qui ne produisent pas les mêmes « choses » ne les acquerront pas. La confrontation à ses propres échecs, si douloureuse, permet elle-même de fécondes remises en question. Ajoutons que cette chose peut être **immatérielle**. Par exemple la gestion des hommes est la chose à laquelle travaillent les cadres, cf. **Vinaver** « **Le propre du chef est de savoir faire évoluer ses hommes** » (2^e mvt, p. 52).

Si un homme est un être de relation, le travailleur qui côtoie souvent autrui dans cette dynamique forge enfin au cours de ce processus des liens sociaux qui l'humanisent. Après la famille et l'école, l'homme contemporain se sociabilise par le travail. Il peut y rencontrer comme Simone Weil des éclairs de « vraie bonté », ou retrouver comme chez Virgile ses « compagnons » (II, p. 104) dans les champs pour les fêtes. Selon **Vinaver** « ceux qui travaillent ensemble quarante heures par semaine forment une authentique communauté ».

Ainsi contribuer à faire une chose seul ou solidairement, permet d'acquérir une expérience aidant à la reconnaissance de soi par autrui et au déploiement de son humanité. Mais le travail n'est pas toujours un accélérateur d'humanité et peut faire perdre sens et valeur à « l'homme » qui devient plutôt comme ce qu'il fabrique, une « chose ».

De fait, le travail peut s'avérer réifiant

Plus que le déploiement des capacités humaines, certains types de travail les sclérosent. La conscience de soi n'est plus possible. La personne ne peut pas se reconnaître dans l'objet fabriqué, ou la parcelle d'objet fabriqué, qui est éloigné de ce qu'elle sent en elle de potentialités bafouées. « Il n'a pas le sentiment d'avoir produit, mais de s'être épuisé à vide » (« **Expérience de la vie d'usine** »). L'ouvrier est réduit au rang de chose, cloué dans le temps et dans l'espace (alors que ce qu'il contribue à fabriquer semble jouer le rôle de personne, pièce dotée d'un nom et d'une histoire et se

déplaçant dans l'usine) : « la même douleur sourde et permanente qui empêche la pensée de voyager dans le temps l'empêche aussi de voyager à travers l'usine et la cloue en un point de l'espace comme au moment présent" (Exp., p. 340), les ouvrières attendent dehors sous la pluie sans qu'on fasse preuve de la moindre hospitalité envers elles. Les qualités de la personne ne peuvent pas forcément se déployer dans toutes les organisations de travail, comme l'avoue Passemar à Benoît « Mais je ne me suis pas comment dirais-je ? Vraiment jeté à l'eau » (*Par-dessus bord*, 5^e mouvement) : l'inhibition, la frilosité adviennent plus que le déploiement des capacités. [Le travail est un miroir brisé, qui ne permet plus alors la « conscience de soi » promise à l'esclave retardant la satisfaction de ses désirs pour travailler, selon les analyses de Hegel.]

Dès lors, plus qu'un « homme », le travailleur devient au cours du processus de travail semblable à un déchet. Être un « homme », doté de franchise et de personnalité, semble ne pas convenir au monde du travail : Dutôt est congédié pour le soir même pour avoir osé critiquer les ordres et s'y opposer, il est jeté « par-dessus bord », comme une chose « à partir de ce soir vous ne faites plus partie de la maison » (annonce par Dehaze le P.D.G. au 2^e mvt, chez Vinaver p. 60), sans aucun égard pour son ancienneté. La symétrie avec le cœur de métier de l'entreprise, fabriquer du papier hygiénique jetable, est patente. On parle des personnes comme d'objets qu'on « recycle » ou qu'on « liquide »¹. Simone Weil, elle recourt à des métaphores animales : « femmes parquées », « bête de somme résignée » (à SG, p. 57 et 59). Les cultivateurs en sont réduits comme des bêtes à traîner « le cou tendu, de gémissants chariots » (III, p. 140) Benoît semble devenir une machine à calculer et non un patron humain comme l'était son père, pour qui la « loyauté » était une valeur (au 2^e mvt, p.57). Les hommes se retrouvent de plus atomisés, coupés les uns des autres.

Ainsi le travail dans ces conditions peut conduire l'homme à n'être que le jouet d'autrui et non un sujet. La proposition de Mounier ne peut être actualisée qu'à condition de se donner les moyens de la réaliser. Quels sont les éléments à prendre en compte pour cela ?

C'est qu'il faut pour cela que l'organisation du travail soit pensée et alors on ne fait plus seulement une « chose » ou « un homme » mais tout un monde, une cité qui tend vers l'humanisation.

Dès qu'il y a une hiérarchie, des gens qui pensent le travail des autres, il faut qu'il y ait prise en compte de la dignité du travailleur. Comme le souligne S. Weil, « Il faudrait d'abord que les spécialistes, ingénieurs ou autres, aient suffisamment à cœur non seulement de construire des objets, mais de ne pas détruire des hommes (Exp., p. 351) », le *parallélisme antithétique* montrant que travailler à faire un homme en même temps qu'une chose ne va pas de soi et que c'est la responsabilité des « spécialistes » d'y penser. Mécène semble avoir trouvé comment respecter Virgile et les autres artistes dont il sollicite les travaux. A l'inverse, Passemar ne répond à aucune commande : il reconquiert dans l'écriture dramaturgique une maîtrise que sa position de subalterne en entreprise ne lui permet pas d'exercer autrement (il se présente en disant « je dépends de... » même s'il est « cadre », 1^{er} mvt, p. 17).

Il faut alors repenser le travail pour qu'il mobilise des qualités spécifiquement humaines : pensée, initiative, polyvalence... Cela suppose en outre de quitter les mauvais mobiles du travail, peur de la réprimande et appât des « sous », qui sont infantilisans et mettent dans la « situation d'un enfant à qui on a ordonné d'enfiler des perles pour le faire tenir tranquille » (Exp, p. 344-45) : le motif des hommes vraiment mûrs et dignes de ce nom, c'est le « sentiment qu'il y a quelque chose à faire et qu'un effort doit être accompli » (ibid.). Mû par cela, le travailleur peut ressentir des « joies gratuites » au sein même de son travail. Lubin ose refuser le poste rébarbatif qu'on lui propose (5^e mvt p. 218-219), mais c'est aussi qu'il ne reconnaît plus la « maison » (à moins qu'il s'agisse d'un calcul savant des nouveaux dirigeants pour le licencier..) et la révolte contre l'injustice est aussi requise par Simone Weil qui salue les grèves de 36.

C'est enfin toute une culture, une société et pas seulement un homme qu'il s'agit de « faire » autour du travail. Si la contemplation est le propre de l'homme, elle n'est pas pour autant innée, encore moins dans le travail. Selon S. Weil, apprendre à voir la beauté de la matière transforme le travailleur en âme contemplative, cultivant l'attention, la plus haute faculté qui soit, humaine et humanisante. Mais elle s'apprend, elle requiert que des créateurs forgent des symboles, que la société et des formateurs se les approprient. En bref, selon les lignes de « Condition première d'un travail non servile », c'est tout une culture qu'il s'agit de repenser pour que l'industrie ne signe pas la désintégration de l'humanité des travailleurs. C'est ce que Virgile a su faire pour le travail agricole au siècle d'Auguste : le doter d'une mythologie, d'un idéal, de connaissances et de lettres de noblesse, même si l'idéal des « abeilles » reste un peu ambivalent quand celui du « vieillard » de Tarente est très autarcique (*Géorgiques*, IV). Le contrepoint mythique présenté par M. Onde dote les rivalités d'entreprises capitalistes mondialisées d'un arrière-plan épique, même si l'homme y semble broyé.

En définitive, par les efforts réguliers qu'il suppose, l'arrachement à l'inertie et la confrontation à la matière brute, le travail révèle et épanouit les aptitudes physiques et intellectuelles et peut seul rendre « homme », comme le souligne Emmanuel Mounier. Mais il peut aussi déposséder l'homme de son œuvre et le rendre à son tour comme une « chose ». C'est que ceux qui organisent le travail des autres ont une responsabilité pour favoriser cette humanisation, et il faut finalement penser comment en travaillant et en faisant travailler, « faire » aussi une cité, une culture. Virgile chante déjà avec lyrisme un monde harmonieux centré sur des travailleurs riches d'humanité. Chez Vinaver, on voit la bascule de dirigeants humains à d'autres moins scrupuleux, mais qui continuent de tenir un discours sur la « famille » qu'est l'entreprise. C'est principalement chez Simone Weil que l'effort pour penser comment extirper les hommes de la réification où l'industrialisation les plonge est le plus abouti. Peut-être faut-il d'ailleurs, comme elle le suggère, revoir la nature et le nombre des « choses » importantes à produire dans ce cadre.

¹ « vient un âge où il est difficile/Sinon impossible/De se recycler » (Grangier et Saillant, p. 207 à Mme Bachevsky) ;

« avoir été liquidée » (p. 208) // filiale liquidée p.222, 5^e mvt